

régnaien dans cette malheureuse et patriotique cité, et M. de Chabrol, préfet royal, avait remplacé le préfet impérial, ce qui n'empêchait pas celui-ci de se porter partout où sa présence était nécessaire, sans jamais quitter la cocarde tricolore. Son successeur ne se croyait pas aussi fort que lui ; il le répétait à tout propos ; cela lui servait à se débarrasser des tâches difficiles ou dangereuses. Une circonstance spéciale révéla toute la faiblesse de son caractère.

Un sergent autrichien avait blessé dangereusement un boucher français qui faisait la distribution des viandes ; et le bruit courait que le boucher succomberait à sa blessure. M. Pons alla trouver son successeur, le pressa d'exiger une justice prompte et solennelle de cet assassinat. M. de Chabrol s'épuisa en mauvaises raisons pour prouver qu'il n'avait pas la faculté de faire cette démarche ; M. Pons insista ; M. de Chabrol refusa. Alors M. Pons lui déclara qu'il allait lui-même remplir une mission qui était la sienne, et cinq minutes après il était en présence du général en chef autrichien. Il y avait auprès de lui un Français qui fut reconnu être M. de Polignac. M. Pons ne parla point en vaincu : sa parole était haute, dure même, et, du ton le plus menaçant, il demanda la punition exemplaire de l'assassin. Le général Bubna essaya de justifier son sergent ; M. Pons répliqua avec amertume qu'on n'excusait pas un crime avant que le criminel fût jugé, et qu'il était instant de juger celui contre lequel il venait porter plainte. « Mais, demanda le feld-maréchal, est-ce que vous vous constituez le chef de la population lyonnaise ? — Oui, répondit avec vivacité le brave commissaire de l'empereur ; oui, si cela est nécessaire pour faire respecter la capitulation qui vous a ouvert les portes de la ville. Dans tous les cas, ne vous mettez pas en tête que votre armée puisse impunément l'accabler. » Le général Bubna comprit et respecta cette généreuse indignation : il donna l'assurance que le sergent serait mis en jugement. Ici nous devons relever un fait qui honore M. de Polignac. Loin que la rudesse